



HAL
open science

La méthode de Voltaire : du "Traité de métaphysique" au "Philosophe ignorant"

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. La méthode de Voltaire : du "Traité de métaphysique" au "Philosophe ignorant". Reinhard Bach; Roland Desné; Gerda Haßler. Formen der Aufklärung und ihrer Rezeption. Expressions des Lumières et de leur réception. Festschrift zum 70. Geburtstag von Ulrich Ricken, Stauffenburg, pp.505-516, 1999, Festschriften, 3-86057-647-X. halshs-03941985

HAL Id: halshs-03941985

<https://shs.hal.science/halshs-03941985>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La méthode de Voltaire: du *Traité de métaphysique* au *Philosophe ignorant*

On sait que Voltaire a attiré, dans d'innombrables passages, l'attention de ses lecteurs sur les bornes étroites de l'esprit humain: "Elles sont partout, pauvre docteur" (Art. *Bornes de l'esprit humain* du *Dictionnaire philosophique*, 1994, 35: 429). L'apostrophe qui suit ce constat laconique témoigne de l'incessante polémique voltairienne contre ceux qui croient tout savoir, les professeurs de la Sorbonne en particulier, dont la devise semble être: "*Que ne sais-je pas?*" (1994, 35: 430). Voltaire, quant à lui, est fermement convaincu que dans le domaine de la métaphysique, "aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi par nous" (*Le Philosophe ignorant*, 1961: 866). La raison en est que "nous ne savons rien au monde que par l'expérience", et que l'expérience, accompagnée d'une longue réflexion, nous donne tout au plus quelques idées faibles du secret de la nature (cf. 1961: 864-865). Malgré les sarcasmes de Voltaire à l'encontre de la métaphysique en général et des métaphysiciens en particulier, le "philosophe ignorant" n'est donc pas un pur sceptique: s'il y a beaucoup de choses "que nous sommes condamnés à ignorer", il y en a d'autres "que nous pouvons un peu connaître" (cf. 1961: 865). Des *Lettres philosophiques au Philosophe ignorant* il existe une réflexion voltairienne sur la connaissance, sur son objet et ses limites, et sur les moyens d'accéder à quelques certitudes.

Dans l'article *Secte* du *Dictionnaire philosophique*, Voltaire nomme trois domaines où l'homme peut acquérir des certitudes:

Il n'y a point de secte en géométrie; on ne dit point un euclidien, un archimédien.

Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis et des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'astronomie qui détermine le cours des astres et le retour des éclipses, étant une fois connue il n'y a plus de dispute chez les astronomes.

On ne dit point en Angleterre, Je suis newtonien, je suis lockien, halleyen; pourquoi? parce que quiconque a lu, ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois hommes. (...)

Il en est de même dans le petit nombre de vérités de fait qui sont bien constatées. Les actes de la Tour de Londres ayant été authentiquement recueillis par Rymer, il n'y a point de rymériens, parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions, ni absurdités, ni prodiges, rien qui révolte la raison, rien, par conséquent, que des sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnements absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymer sont dignes de foi.

(Voltaire 1994, 36: 518-520)

Voltaire tient qu'il y a des certitudes ou vérités en géométrie, en sciences et même en histoire. Les vérités mathématiques sont évidentes, il est impossible de les contester. Les vérités scientifiques, en revanche, doivent d'abord combattre l'erreur, le vrai finit par l'emporter sur le faux lorsque le doute n'est plus possible. En histoire, un fait dûment attesté est aussi digne de foi qu'une vérité scientifique ou mathématique, car il y a des documents authentiques qui font figure de preuve. En dehors de ces trois domaines, presque tout est affaire de probabilité, donc sujet à erreur, y compris la question de l'existence de Dieu. Il convient d'examiner maintenant quelle est la méthode préconisée par Voltaire pour acquérir des connaissances.

L'hostilité de Voltaire à la métaphysique cartésienne a pour point de départ une critique sévère de sa méthode. "La géométrie, lit-on dans les *Lettres philosophiques*, était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, et qui l'aurait conduit sûrement dans sa physique; cependant il abandonna à la fin ce guide et se livra à l'esprit de système; alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, et tout au plus vraisemblable pour les ignorants" (1961: 57). A la méthode déductive du rationalisme français Voltaire oppose celle de la philosophie expérimentale préconisée par l'empirisme anglais: "Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps

humain. Il s'aide partout du flambeau de la physique, il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter; au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître" (1961: 38). Et que dire de Newton qui a découvert la loi de l'attraction universelle "avec l'aide d'un quart de cercle et d'un peu d'arithmétique" (1961: 61)? L'empirisme bien compris n'aboutit pas à un relativisme généralisé ou - pis encore - à l'immatérialisme berkeleyen;¹ au contraire, il indique un certain chemin à suivre pour accéder à des savoirs certains sans se soucier des causes premières.

Dès les *Lettres philosophiques*, Voltaire présente Isaac Newton (1642-1727) comme le plus grand savant de tous les temps parce qu'il a su arracher à Dieu quelques-uns de ses secrets. En "s'élevant par degrés jusqu'à des connaissances qui semblaient n'être pas faites pour l'esprit humain" (1961: 63), il a découvert les plans de la Création, prouvant du coup que l'univers-horloge était bien sorti des mains d'un Créateur.

Le travail titanesque de Newton dans le domaine de la philosophie naturelle a son équivalent dans les recherches de John Locke (1632-1704) concernant l'entendement humain. Tous deux combattirent Descartes dont les ouvrages sont devenus inutiles par la suite (Cf. 1961: 57). Mais Descartes n'est pas méprisé pour autant: c'est un géant qui a découvert de nouvelles terres et détruit les chimères de l'Ecole. "S'il n'a pas payé en bonne monnaie, conclut Voltaire, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse" (1961: 58).

L'erreur de Descartes fut d'introduire la métaphysique dans le domaine de la physique ou philosophie expérimentale. Voltaire ne cesse de lui reprocher le dualisme matière/esprit résultant du *Cogito*: en faisant de l'esprit une entité distincte du corps, Descartes fut obligé d'admettre que l'homme pensait toujours et que ses idées étaient innées:

¹ Le chapitre IV du *Traité de métaphysique* est consacré à une réfutation en règle de l'immatérialisme de Berkeley. Plus tard, Voltaire estimera que son système "ne vaut pas la peine d'être réfuté" (1994, 35: 645).

entraîné par cet esprit systématique qui aveugle les plus grands hommes, [il] s'imagina avoir démontré que l'âme était la même chose que la pensée, comme la matière, selon lui, est la même chose que l'étendue: il assura que l'on pense toujours, et que l'âme arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphysiques, connaissant Dieu, s'espace, l'infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connaissances, qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de sa mère.

(Voltaire 1961: 38)

Le grand mérite de Locke, en revanche, est d'abord d'ordre méthodologique: en appliquant la méthode expérimentale à l'entendement humain, il a réuni ce que Descartes avait auparavant séparé:

Je dirai, proclame Voltaire, dans l'esprit du sage M. Locke: "La philosophie consiste à s'arrêter quand le flambeau de la physique nous manque." J'observe les effets de la nature, mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je sais, c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs causes, surtout à des causes inconnues, ce que je puis attribuer à une cause connue: or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser et de sentir; donc, je ne dois pas chercher cette faculté dans un autre Etre appelé âme, ou esprit, dont je ne puis avoir la moindre idée.

(Voltaire 1961: 46-47)²

Grâce à Locke, la science de l'homme devient expérimentale, et la métaphysique n'a plus son mot à dire. Il faut examiner l'homme sans *a priori* philosophiques ou théologiques, de manière purement phénoménale.

On se rappelle le célèbre incipit qui ouvre, en 1734, les *Lettres*

² Première version de la XIIIe *Lettre philosophique*. Dans *Le Philosophe ignorant*, Voltaire avouera que la tendance d'attribuer au corps une âme immatérielle est quasiment un besoin naturel chez l'homme: "J'ai vu une si grande différence entre des pensées et la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, et une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un seul; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine." (1961: 861).

philosophiques: "J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre [etc.]" (1961: 1). Le début du *Traité de Métaphysique* est moins connu, mais tout aussi significatif: "Descendu sur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitants de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un homme" (1961: 159).³ Il est intéressant de noter que les deux premiers ouvrages philosophiques de Voltaire décrivent une même situation de départ: une visite dans un pays étranger. Pour connaître le quakerisme, le narrateur des *Lettres philosophiques* se rend chez un représentant de cette secte afin de l'interroger; pour étudier l'homme, l'auteur du *Traité de Métaphysique* se glisse dans la peau d'un extraterrestre et débarque en Afrique où l'éléphant, de prime abord, semble avoir plus de raison que les singes et les "nègres". Il n'est pas difficile de reconnaître ici la démarche de la méthode expérimentale chère à Voltaire telle qu'il l'a lui-même définie par opposition au raisonnement par déduction dans le *Traité de Métaphysique*:

Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire: Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire: Faisons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes.

(Voltaire 1961: 172)

La visite chez les Quakers décrit une première tentative d'application de la méthode expérimentale. Le narrateur est un homme curieux, qualité peu répandue chez les Français selon le Quaker qui le reçoit chez lui, mais en même temps il est encore plein de préjugés. L'"homme raisonnable", c'est lui, l'extravagance se trouve du côté de l'autre: son hôte est un "enthousiaste", un "illuminé" qui serait brûlé en pays d'Inquisition. Petit à petit, l'arrogant Français reconnaît cependant les

³ Le *Traité de Métaphysique* est, comme l'on sait, légèrement postérieur aux *Lettres philosophiques*.

éminentes qualités morales du Quaker: il dresse un portrait flatteur du maître de la maison et regrette de ne pas pouvoir se défaire assez vite de ses mauvaises habitudes. Au contact du Quaker, le visiteur outrecuidant se défait de ses préjugés et apprend à juger plus sainement. L'enquête sur l'Angleterre peut commencer.

La visite du Martien sur Terre qui ouvre le *Traité de Métaphysique* se présente d'emblée sous de meilleurs auspices. "Je vais tâcher, explique Voltaire, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord, hors de sa sphère, et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et surtout des préjugés de philosophie" (1961: 158). Grâce à cette astuce, Voltaire, en observateur impartial, peut procéder à l'analyse objective de l'objet à étudier. Il commence alors par rassembler pêle-mêle les impressions qui s'offrent à sa réflexion, sans porter de jugement définitif:

Je vois des singes, des éléphants, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite (...) toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable.

(Voltaire 1961: 159)⁴

Pour décider lequel de ces "animaux" est l'homme, Voltaire adopte la méthode lockienne telle qu'il l'avait expliquée dans la XIII^e *Lettre philosophique*:

je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à n'en pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire, que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs désirs; mais au bout de quelque temps, le nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. (...) enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphants, j'ai hasardé de juger qu'en effet, c'est là l'homme.

(Voltaire 1961: 159)

⁴ C'est nous qui soulignons.

La méthode expérimentale permet à l'observateur impartial des faits d'arriver à des résultats provisoires, voire à des certitudes définitives. Son point de départ est le fameux raisonnement par induction qui consiste à s'élever d'une relation reconnue vraie pour quelques cas expérimentaux à la formulation d'une relation générale, valable pour l'ensemble des expériences de même nature.⁵ Après avoir distingué l'homme parmi les autres êtres vivants, le Martien hasarde cette définition: "L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités, naissant, vivant, mourant tout comme eux" (1961: 159-160). Cette définition ne prétend pas à l'universalité; au contraire, elle sera corrigée au fur et à mesure que l'extraterrestre rencontre de nouvelles races d'hommes. "Voilà, dit-il à la fin, ma définition et mes espèces d'hommes bien augmentées" (1961: 160).

Le résultat de cette enquête anthropologique est clair, on peut le lire noir sur blanc au chapitre IV du même *Traité*:

Quiconque se rendra un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans son entendement avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées: mais des philosophes qui ont abusé de leur raison ont prétendu que nous avons des idées innées (...). S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques: Ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que Dieu nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

(Voltaire 1961: 172-173)

Dans la XIIe *Lettre philosophique*, Voltaire rappelle que le fondateur de la méthode empiriste est le chancelier anglais Francis Bacon (1561-1626) qui a élevé,

⁵ C'est ce que Voltaire appelle la voie de l'analyse: "j'examine tout partie à partie, et je vois ensuite si je puis juger du total." (1961: 179).

dans son *Novum organum* (1620), "l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie" (1961: 34). Au lieu de céder au vertige et au plaisir de constructions toutes théoriques, fondées sur des principes non vérifiés ou soumises à des préjugés de natures diverses, il faut partir des seules données fiables: les sensations élémentaires, les faits. De Bacon à Lavoisier en passant par Condillac, Diderot et Voltaire, on rencontre le même mépris de la tradition, la même conception négative de l'histoire comme un tissu d'erreurs et de préjugés qu'il faut balayer pour retrouver la nature. A la veille de la Révolution, Antoine-Laurent Lavoisier (1743-1794) place ses découvertes révolutionnaires sous le haut patronage de Condillac en citant, dans le "Discours préliminaire" qui ouvre son *Traité élémentaire de chimie*, un extrait de la *Logique* relatif à la prééminence du raisonnement inductif sur la démarche spéculative:

Au lieu d'observer les choses que nous voulions connaître, nous avons voulu les imaginer. De supposition fautive en supposition fautive, nous nous sommes égarés dans une multitude d'erreurs; et ces erreurs étant devenues des préjugés, nous les avons prises par cette raison pour des principes: nous nous sommes donc égarés de plus en plus (...). Quand les choses sont parvenues à ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre de l'ordre dans la faculté de penser; c'est d'oublier tout ce que nous avons appris, de reprendre nos idées à leur origine, d'en suivre la génération, et de refaire, comme dit Bacon, l'entendement humain.

(Lavoisier: 1789,1: xxxj-xxxji)

Au début du XVIIe siècle, l'auteur du *Novum organum* avait récusé la soumission aveugle à l'autorité des Anciens, puis Locke avait essayé de trouver un terrain d'entente avec l'Eglise en délimitant les domaines respectifs de la Révélation et de la Raison. Les philosophes du XVIIIe siècle ont moins de scrupules en matière de foi et appliquent la méthode expérimentale dans des domaines jusqu'alors réservés à la spéculation métaphysique: "ouvrons la montre qu'on appelle homme, et au lieu de définir hardiment ce que nous ne connaissons pas, tâchons d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître" (Voltaire 1961: 44). Dans le même esprit, le

Martien de Voltaire ne tient aucun compte de la "longue histoire" résumant le premier chapitre de la *Genèse* qui lui est conté par un théologien. N'accordant aucun statut particulier à l'homme il se croit "assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres; que les poiriers, les sapins, les chênes et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme" (1961: 160-161). Derrière cette remarque qui vise l'abbé Dubos se cache en réalité la conviction, héritée de Locke, de l'unité matérielle de l'homme. Le philosophe anglais, on le sait, avait émis l'hypothèse que Dieu ait pu douer la matière de pensée. Cette hypothèse, amplement commentée dans la XIIIe *Lettre philosophique*, Voltaire la fait sienne et l'oppose à la croyance en une âme spirituelle et immortelle. Au chapitre V du *Traité de Métaphysique*, le Martien fait subitement sa réapparition et ses observations vont sans équivoque dans le sens indiqué par Locke:

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres? que puis-je y voir, sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans la tête, exprimées par un langage différemment articulé? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre (...).

(Voltaire 1961: 180)⁶

C'est ainsi que la méthode inductive pratiquée par le Martien fictif a permis à Voltaire de parvenir à une certitude fondamentale: le dualisme cartésien est absurde, il faut revenir au vieil axiome selon lequel toutes les idées nous viennent par les sens. Voltaire sait gré à Locke d'avoir amorcé le retour: en inventant son extraterrestre, l'auteur du *Traité de Métaphysique* n'a fait que traduire la partie la plus importante de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Trente ans après le *Traité de Métaphysique*, Voltaire éprouve à nouveau le besoin d'exposer sa pensée dans un ouvrage méthodique. Il n'est pas question ici du chef d'œuvre de la polémique voltairienne qu'est le *Dictionnaire philosophique* (1764-1769), mais

⁶ Cf. aussi la première version de la XIIIe *Lettre philosophique* (1961: 45-46).

d'un plus petit écrit qui l'accompagne utilement, tout comme le *Traité de Métaphysique*, quoique resté impublié, avait naguère complété les *Lettres philosophiques*: il s'agit du *Philosophe ignorant* (1766). Or si la pensée de Voltaire a évolué depuis ses premiers pas philosophiques, il est néanmoins resté fidèle à la méthode expérimentale, même si la situation de départ a changé.

Le premier chapitre rappelle l'angoisse pascalienne devant la disproportion entre le sujet et l'infinité du monde: l'univers n'a rien à nous dire, nous ne sommes point au centre de la Création mais "de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers".⁷ Dans la première moitié du XVIIe siècle, Pascal a vécu de très près le passage d'un monde clos à l'univers infini décrit par A. Koyré. Effrayé par le "silence éternel" de l'espace infini (Pascal 1964: 131), convaincu du caractère dérisoire de la recherche scientifique (son "Descartes inutile et incertain"! (1964: 94)), il prétendait que l'homme ne comprendrait jamais, par la raison, ni l'univers ni lui-même. Voltaire, au contraire, "ne laisse pas de désirer d'être instruit" (1961: 862). S'il a, comme Pascal, le sens de l'insignifiance humaine devant l'immensité de l'univers, il ne baisse pas les bras pour autant: "esclave de tout ce qui m'entourne, au lieu d'être roi, resserré dans un point, et entouré de l'immensité, je commence par me chercher moi-même" (1961: 860).

Après le regard objectif du Martien sur le monde et les êtres vivants qui l'habitent, voici le sujet qui réfléchit sur lui-même: l'expérience pascalienne débouche sur le soupçon de Descartes. Or Voltaire va s'y prendre autrement que celui-ci qui, "après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point (...) que je dois me méfier de tout ce qu'il me dit sur l'âme, après qu'il m'a tant trompé sur les corps" (1961: 862). Descartes avait eu tort de rejeter en bloc le témoignage des sens: son *Cogito* l'a conduit à identifier la pensée à l'âme et à tirer toutes les conséquences absurdes de cette situation initiale absurde:

Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; et certainement si nous ne

⁷ Ce sont les mots de la Prière à Dieu qui termine le *Traité sur la tolérance* de 1763 (1961: 638).

parvenons que par l'expérience, et par une suite de tâtonnements et de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'Auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

(Voltaire 1961: 864)

Comme on pouvait s'en douter, l'examen de nous-mêmes ne nous apprend rien d'autre que les observation du Martien: l'homme est de la même nature que l'animal, ses idées dépendent du développement de ses organes (cf. 1961: 860). Or lorsque notre curiosité nous porte jusqu'à vouloir connaître comment les idées nous viennent, comment nous pensons et comment nous sentons, comment nos mouvements obéissent à notre volonté, nous "y penserions une éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance" (1961: 866).

Est-ce là le dernier mot du philosophe ignorant? Oui et non. Voltaire est fermement convaincu que nous ne connaissons jamais le premier principe de l'univers, car nous serions alors Dieu:

Il en est de ce qui agit au dedans de nous comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres et dans la conformation d'un ciron et de l'homme un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître notre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des dieux.

(Voltaire 1961: 866)

Or il se trouve que tout le monde croit savoir ce que nous sommes condamnés à ignorer: l'histoire de l'esprit humain fourmille de bâtisseurs de systèmes qui ont soi-disant blasphémé Dieu en se mettant hardiment à sa place:

La seule manière qui appartienne à l'homme de raisonner sur les objets, c'est l'analyse. Partir tout d'un coup des premiers principes, n'appartient qu'à Dieu; et si l'on peut sans blasphème comparer Dieu à un architecte, et l'univers à un édifice, quel est le voyageur, qui en voyant une partie de

l'extérieur d'un bâtiment, osera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans? Voilà pourtant ce qu'ont osé faire presque tous les philosophes avec mille fois plus de témérité!

(Voltaire 1992: 234-235)

Jusqu'à la fin de sa vie, Voltaire mènera le combat contre les "chefs de secte en philosophie" dont il faut dévoiler la charlatanerie: "chacun bâtit son système de physique, de métaphysique, de théologie scolastique; c'est à qui fera valoir sa marchandise. Vous avez des courtiers qui la vantent, des sots qui vous croient, des protecteurs qui vous appuient" (Art. *Charlatan* des *Questions sur l'Encyclopédie*, 1876-78,7: 326) Pour démasquer les charlatans, pour les empêcher de nuire, Voltaire doit montrer l'absurdité de leurs systèmes en leur opposant des raisonnements plus plausibles car fondés sur l'observation des phénomènes. C'est ainsi qu'armé du flambeau de la méthode expérimentale, Voltaire va poursuivre sa réflexion sur l'homme: "nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser (...), comment lui viennent ses idées, s'il a une âme distincte du corps, si cette âme est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices, etc." (1961: 161). C'est, à peu de choses près, tout le programme du *Traité de métaphysique* qui est esquissé ici, mais avant de continuer, Voltaire s'empresse de préciser que "la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu" (1961: 161). C'est ici que nous quittons la terre ferme de la philosophie expérimentale pour nous engager dans les sables mouvants de la métaphysique.

Dans le deuxième chapitre du *Traité* intitulé "S'il y a un Dieu", Voltaire a décidé de résoudre le problème une fois pour toutes. Contre Descartes il tient que l'idée d'un Etre suprême n'est pas innée: là aussi, il faut s'en remettre à l'expérience, c'est-à-dire aux faits (on notera que le phénomène de la foi n'a aucune importance dans son raisonnement: nous ne sommes pas dans le domaine de la religion, mais de la philosophie). Qu'apprenons-nous alors? Grâce aux découvertes de Newton, nous savons désormais que l'univers est arrangé comme une machine dont chaque rouage

est à sa place en fonction d'un but précis;⁸ grâce à Locke, nous savons que l'homme et l'animal sont des rouages parmi les autres, dépourvus d'âme immatérielle mais doués de vie, de sensation, de pensée et de volonté dans des degrés différents, proportionnées à leurs organes (cf. 1961: 162, 180 et 188). La conclusion de Voltaire est connue: "il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté" (1961: 162); ou bien, dans une formulation plus métaphysique:

Il y a quelque chose qui existe, donc quelque être est de toute éternité, donc cet être existe par lui-même d'une nécessité absolue, donc il est infini, donc tous les autres êtres viennent de lui sans qu'on sache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie (...).

(Voltaire 1961: 188)⁹

L'affaire serait ainsi entendue si, face au théisme, le matérialisme athée ne faisait entendre sa voix menaçante. Les matérialistes ne procèdent pas de la même manière que Voltaire: s'ils se servent, comme lui, de la méthode expérimentale, ils imaginent aussi des hypothèses, ce que Newton s'était interdit dans un célèbre passage (1756, 2: 179). Et c'est précisément cette témérité que Voltaire ne cesse de leur reprocher: d'abandonner le terrain sûr des faits en faveur de synthèses qui ne sont pas fondées sur des analyses critiques. Dans les *Dialogues entre Lucrèce et Posidonius* (1756), Posidonius accorde à Lucrèce que la matière est éternelle mais qu'

⁸ "Toute la philosophie de Newton conduit nécessairement à la connaissance d'un Etre suprême qui a tout créé, tout arrangé librement. Car si selon Newton (et selon la raison) le monde est fini, s'il y a du vide, la matière n'existe donc pas nécessairement, elle a donc reçu l'existence d'une cause libre. Si la matière gravite, comme cela est démontré, elle ne gravite pas de sa nature, ainsi qu'elle est étendue de sa nature: Elle a donc reçu de Dieu la gravitation. Si les planètes tournent en un sens, plutôt qu'en un autre, dans un espace non résistant, la main de leur créateur a donc dirigé leur cours en ce sens avec une liberté absolue." (1992: 196).

⁹ On sait que les arguments "plus métaphysiques" proviennent du Dr Clarke, disciple de Newton. Cf. aussi *Le Philosophe ignorant* (1961: 872).

il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. (...) Vous le supposez sans aucune preuve, et je ne dois rien admettre sans preuve. (...) Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du sein de la terre, et des blés sans germe, etc., etc., pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes; personne, que je sache, n'a vu cette opération: personne ne doit donc y croire.

(Voltaire 1961: 318-319)

Les théories des matérialistes ne sont que des hypothèses sans fondement. Mieux vaut partir de faits avérés et avancer pas à pas grâce à l'expérimentation, sans se laisser emporter par l'imagination dans des spéculations sans substance que l'on peut qualifier de métaphysiques. Ne nous laissons cependant pas impressionner par les termes: les "preuves" de l'existence d'un Etre suprême qu'il allègue ne sont que des convictions. A la fin de la discussion, Voltaire avoue lui-même avec beaucoup d'honnêteté que nous sommes dans le domaine de la *vraisemblance* et de la *probabilité*: "Après nous être traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion, (...) [il faut] regarder cette proposition: *il y a un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser" (1961: 171).¹⁰ En fin de compte, l'existence de Dieu n'est prouvée ni par "l'ordre qui est dans l'univers", ni par "la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter", et moins encore par des arguments plus métaphysiques: si elle s'impose à Voltaire, c'est parce que l'opinion contraire lui paraît moins vraisemblable: "Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités" (1961: 170). Et Voltaire de dresser un "petit précis" des absurdités qu'un matérialiste est "obligé" de croire...

Cette manière de "démontrer" l'existence de Dieu - il s'agit, en fait, de justifier ses convictions, le bien-fondé de son *choix* - est tout à fait caractéristique de la démarche heuristique de Voltaire. Nous l'avons vu: le raisonnement inductif basé sur l'observation impartiale des phénomènes naturels peut aboutir à des

¹⁰ Cf. 1961: 162: «je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté».

connaissances certaines en philosophie expérimentale, qui se propose d'étudier le monde matériel, y compris l'homme.¹¹ Ainsi les découvertes de Newton et de Locke sont des vérités scientifiques qui s'imposent à tout esprit sachant raisonner de bonne foi: "il faut s'y soumettre, quelque rebelle que l'on soit à l'évidence" (1992: 361). Les questions métaphysiques, en revanche, ne peuvent jamais prétendre au degré de certitude absolue. Le métaphysicien ne remplacera jamais l'erreur par une vérité bien constatée, il en est réduit à accumuler des probabilités, ou plus précisément à défendre des hypothèses jugées vraisemblables contre des suppositions déraisonnables. Qu'il s'agisse de Dieu, de la matière, de l'âme ou de la liberté, Voltaire ne cherche nullement l'originalité en tant que philosophe. Avec un œil perspicace il perçoit l'essentiel de la pensée de tous les grands philosophes du passé, s'attachant surtout aux conséquences de leurs systèmes, avant d'exprimer son propre jugement. La dernière parole est laissée au lecteur: "Qu'on juge seulement avec équité (...) quelle est l'opinion la plus probable" (1961: 169).

Terminons par deux exemples. En ce qui concerne le problème de la nature de l'âme, le *Traité de métaphysique* commence par exposer le point de vue de l'observateur impartial; ensuite, il rappelle les positions des défenseurs de l'âme spirituelle et immatérielle, pour enfin conclure:

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque: c'est assez pour moi que je voie jusqu'où je peux aller. Je n'assure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'âme; mais toutes les vraisemblances sont contre elle; et il est également injuste et déraisonnable de vouloir une démonstration dans une recherche qui n'est susceptible que de conjectures.
(Voltaire 1961: 186)

C'est encore la vraisemblance qui conduit Voltaire à embrasser la théorie de l'éternité de la matière. "Je me sens subjugué, avoue-t-il dans *Le Philosophe ignorant*, par cette maxime de toute l'antiquité: 'Rien ne vient du néant, rien ne peut

¹¹ La "définition" de l'homme est, on se souvient, l'objet du premier chapitre du *Traité de métaphysique*.

retourner au néant.' Cet axiome porte en lui une force si terrible qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui". Et puisqu'il n'aperçoit "aucune vraisemblance" dans la croyance de la création *ex nihilo*, Voltaire "cède à cette conviction, soit fondée, soit erronée" que la matière existe par elle-même "jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi" (1961: 871).

Cette référence à la Révélation prête évidemment à sourire, car Voltaire n'a jamais cru en une révélation quelconque. Ce qui mérite cependant d'être souligné, c'est que Voltaire est prêt à revoir ses convictions - on sait qu'il a varié au sujet de la liberté - tout en se méfiant de certaines découvertes spectaculaires et de leur interprétation hâtive.¹² L'esprit expérimental de Voltaire se méfie des théories non vérifiées. Foncièrement allergique à l'esprit de système où l'imagination a plus de part que le raisonnement et où les métaphores tiennent lieu d'explication, Voltaire n'est pas loin de penser avec K. Popper que c'est la "falsifiabilité", c'est-à-dire la possibilité d'être falsifiés par l'expérience, qui nous permet de faire le tri entre des énoncés scientifiques et ceux qui ne le sont pas. La perfection apparente d'un système n'est pas vertu, mais défaut.

Après son retour d'Angleterre, Voltaire a fait sienne la méthodologie empirique dans l'étude des phénomènes naturels qui fait appel exclusivement à l'observation et aux expériences pour confirmer ses hypothèses. Grâce à Newton et Locke, il est désormais en mesure de proposer une explication du monde et de l'homme sans quitter le domaine de l'observable. En découvrant le plan de l'Univers, le premier a apporté un argument de poids en faveur de l'existence de Dieu, cause première qui a déclenché le mécanisme du monde, qui maintient l'ordonnance du monde par ses lois et qui a donné à la matière le pouvoir

¹² Cf. par exemple ce qu'il écrit à propos de la question des polypes d'eau douce: "Il est bon de douter encore, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences réitérés nous aient convaincus que ces plantes aquatiques sont des êtres doués de sentiment, de perception, et des organes qui constituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre." (*Des singularités de la nature*, 1876-78,5: 806).

d'attraction. En ruinant définitivement le système des idées innées, le second a démontré que l'homme n'est pas un être à part dans l'Univers et que, selon toute vraisemblance, la faculté de pensée fut attribuée par Dieu à la matière. Toutes les rêveries - théologiques, métaphysiques ou scientifiques - seront désormais mesurées à cette aune. On sait que le postulat d'un ordre du monde fixé par un Dieu géomètre a conduit Voltaire à refuser un grand nombre de découvertes de son temps. Face aux partisans du changement, Diderot en particulier, il a préféré suspendre son jugement en affirmant que les expériences sont insuffisantes pour nous convaincre des déplacements des océans ou que les plantes aquatiques sont douées de sentiment et de perception. Aussi, quelle que soit pour Voltaire la valeur épistémologique de l'expérience, sa réflexion sur ce sujet le conduit encore à affirmer la nécessité du doute, et à marquer les bornes du pouvoir de l'entendement humain. Loin d'être triomphant, le recours même à l'expérience révèle au philosophe son ignorance première.

Bibliographie

Lavoisier, Antoine-Laurent

1789 *Traité élémentaire de chimie*. Paris, 2 vol.

Newton, Isaac

1756 *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. Paris, 2 vol.

Pascal, Blaise

1964 *Pensées*. Texte de l'édition Brunschvicg. Paris: Garnier (Classiques Garnier.).

Voltaire:

1876-78 *Œuvres complètes*. Paris: Firmin-Didot, 13 vol.

1961 *Mélanges*. Préface par Emmanuel Berl. Texte établi et annoté par Jacques van den Heuvel. Paris: Gallimard. (Pléiade.).

1992 *Eléments de la philosophie de Newton*. Critical edition by Robert L. Walters and W. H. Barber. Oxford: Voltaire Foundation. (*Œuvres complètes de Voltaire / Complete works of Voltaire*, t. 15.).

1994 *Dictionnaire philosophique*. Ed. sous la direction de Christiane Mervaud. Oxford: Voltaire Foundation. (*Œuvres complètes de Voltaire / Complete works of Voltaire*, vol. 35-36.).